

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 32

Artikel: Nos vieilles chansons : chanson de Claudine : 1797
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214087>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

* * *

Le mulet du Valais.

Aimant à marcher au bord de l'abîme, comme par défi des accidents, il a le pied sûr et sa tête pensive le préserve du moindre faux pas. Si l'on tient compte que le foin et l'eau suffisent à son alimentation, on comprend pourquoi le paysan valaisan, sobre et dur à lui-même, le tient en haute estime et pourquoi dans certaines vallées plusieurs ménages possèdent un mulet par indivis. Je me souviens, notamment, d'avoir vu six consorts se passer la bête à tour de rôle durant les jours ouvrables et alterner pour la nourrir le dimanche. A ce changement quotidien d'écourie et de traitement le cheval ne tiendrait pas.

LOUIS COURTHON.

* * *

A la caserne de Lausanne.

Le dimanche soir, la cour, la cantine, les chambrées, les escaliers et les corridors de la caserne s'emplissent d'une rumeur joyeuse. Chacun revient content de sa journée, avide de raconter ses parades en uniforme. Les dernières minutes de liberté, avant l'appel en chambre, sont mises à profit. On chante, on s'appelle, on boit un verre avec les amis, on fait jouer la boîte à musique de la cantine. Des retardataires arrivent en courant avec des paquets où se devinent des « douceurs » de la maison ou du linge propre. D'autres se tiennent par le bras et rient ensemble de gaités, de « scies » qui ne sont compréhensibles que pour eux. Parfois, un officier fend la foule des soldats, rapide, le sabre traînant, et répondant d'un seul geste à toutes les mains levées.

ROBERT DE TRAZ.

* * *

Le cœur parle au cœur.

A la gare de Lausanne, en juillet 1915, lors du passage des grands blessés français.

Au bout du train, par la fenêtre ouverte d'un grand wagon sanitaire, j'aperçois un spectacle navrant : Un beau jeune homme de vingt-cinq ans à peine, portant l'uniforme d'artilleur, est étendu sur une couchette; une samaritaine de la Croix-Rouge se tient près de lui et semble le veiller. Il a une tête fine, des traits réguliers et nobles; mais ses yeux sont fermés et sa figure est d'une pâleur extrême; il paraît comme frappé de stupeur. Une balle, dont on aperçoit l'entrée à une légère cicatrice, lui a tranché le nerf optique. C'est un aveugle plongé dans le désespoir.

Sa main est appuyée sur le rebord de la fenêtre. Une jeune fille essaye de lui glisser un petit bouquet entre les doigts; elle lui crie : « Vive la France ! » Le malheureux laisse tomber le bouquet; sa physionomie reste dure et fermée. La nuit, la terrible nuit de la cécité le tient, et dans son âme tout est noir.

Mais voilà que soudain une femme a fendu la foule. C'est une vieille paysanne du Gros de Vaud. Elle a fait des lieues cette nuit pour venir à la gare apporter aux blessés des fleurs et des cigares. Quand elle est près du wagon, elle saisit la main du jeune homme et, d'une voix que l'émotion étrange, elle lui dit ces mots : « Reprends courage, mon petit, pour la maman ! »

L'aveugle a tressailli. Sa main, jusqu'alors inerte et hostile serre les doigts noueux de la vieille femme. Sur sa figure morne passe comme un éclair de joie fugitive. Et à travers les paupières mi-closées de ses yeux morts glissent deux larmes sur ses joues pâles.

HENRI SENSINE.

* * *

Si l'espace le permettait, d'autres textes achèveraient de montrer combien heureusement les auteurs, tout en enseignant la langue aux écoliers des cantons romands, les initient aux choses de la vie, aux choses de chez nous, et leur inculquent l'amour du bien et l'amour de la patrie.

Et dire que, sans le hasard, je mettais leur excellent ouvrage dans le tas des manuels secs et pédants !

V. F.

Un et un. — Un inspecteur visite une classe enfantine. Il assiste à la leçon de calcul. La maîtresse pose différentes questions à ses petits élèves.

— Combien font 0 et 0 ?
— Ça fait zéro, répondent en chœur les petiots.

— Bien, mes enfants. Et combien font 0 et 1 ?
— Ça fait 1.

— Bien, bien. Et, maintenant, 1 et 1 font ?...

Pas de réponse. L'inspecteur, bon enfant, voyant les petits embarrassés, lève discrètement la main en montrant deux doigts, tandis que la maîtresse a le dos tourné.

Alors un des enfants lève à son tour la main.

— Bravo, Charlot, fait la maîtresse, que dépitait le silence de ses élèves. Eh bien, combien font 1 et 1 ?

— Oh ! je sais pas, moiselle, mais c'est ce m'sieu qui voudrait sortir pour faire pipi. — P.

NOS VIEILLES CHANSONS

Chanson de Claudine. 1797.



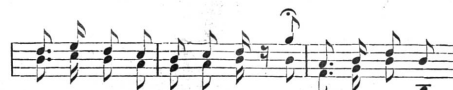
1. Dans le mois de juin, Ef-feuil-
2. De nos bons a - lieux Nous sui-
3. Al-lons, à pré-sent, A-vec



lant la vi-gne, No-tre grand cou - sin Re-mar-
vons l'u - sa - ge, Du pé - re No - é Soi-gne-
nos Cli-mè-nes, Jou - ir au cel - lier Du fruit



qua Clau-di - ne, Puis, en cueillant le rai - sin,
rons l'ou - vra - ge En plantant, en fos - soy - ant,
de nos pei - nes, Mettre en per - ce les tonneaux,



L'amour a fait son che-min, you ! Pendant la ven-
Déchargeant et as - ser-bant, you ! A - vec nos Clau-
Gou-ter tous les vins nouveaux, you ! Et dan-ser nos



dange, ô gué ! Pen-dant la ven-dan - ge.
belles, ô gué ! A - vec nos Clau - di - nes.
Et dan - ser nos bel - les.

DANSE : Pas de polka ou chaîne anglaise, main droite à votre coté pour commencer, puis demi-tour.



Tra ou li ou li ou la ah ! Tra ou



li ou tra ou li ou la ah ! Tra ou li ou li ou



la ah ! Tra ou li tra - de - ri - de - ri - de - ra.

LOU CRO ET LOU PËSSET

(Patois de la Vallée de Joux)

L'AN passé, à la salyaita, tandi qu'on vouagnèvé lé piti tsoù, avé coumandà à mon bouébou, dè menà daou-trè bélutôyè de femé aou courti. A la proumyère qu'yè minné vouaitiqu'è ront ouna tsanba de la béluyetta et qu'el épèclie lou fond.

Ma fai, coumet no fallai cé meubliou tot lou drai, apré goûtà, me bouté in dévai de lou rinouva. Apouèrbou de cotè lou tronc dévin la

mézon daou-trè bé de lan, la résetta, la détraudè z'étenaille, on mèrté, dè cliiou et pi, ma fai on byau pèset tot neu, que m'avai, pèr Dyé bin coutà cinquanta centimes à la faire de lè dérin (automne).

Tandi que travaillèvou, vouaitiqu'on dzove nou cro, que yon de mè vejain avai aprevouaitiqu'è que vint se posà à cliian de mè et que coumine à me vesà. Aou bé d'on momet lou vouaitiqu'è qu'impougne lou pèset et que coumine s'amousà avoué et lou pregnait dinse avoué s'gouèrdze, et lou portavè on piti bè et lou repè s'avè et lou repregnaït et lou portavè incoué bè et pi adè dinse. Mè, risai de vaire cliia bé s'amousà avoué cé pèset, quand tot d'on cou na pa lou reposà, lou vouaitiqu'è fout lou cam avoué. Erou télamet ébahi que ne savé pas que me dèré.

Tandi qu'ètè ique à lou vesà s'in alà, vaï ma fenna qu'arrevé daou courti, et li conté que s'èrè passà. Craite-vo que le voulyai incou me dispuat ? Le me dese :

— Mé quand t'a vu cé sacré oselet d'éverou tes outi, savé-tu pas l'invouyé :

Li repondis :

— Ma fai, è bin vu que tégnaït lou pèset, mais ne crayé pa qu'è voulyait l'importà tot de bon, te chè bin ! Crayé qu'è voulyait rire ?

ADRIEN NICOLE.

PLAISIR DES YEUX ET DU CŒUR

LA fête du 1^{er} août et le plaisir que nous avons eu de rencontrer, ce jour-là, dans les rues de la capitale, plusieurs dames demoiselles de tout âge, qui, fidèles à leurs engagements, avaient pour la circonstance revêtu le gracieux costume vaudois, nous rappelle les lignes suivantes écrites jadis de Lausanne à la Feuille d'Avis de Montreux :

* * *

La foule du dimanche, sur les avenues de la banlieue, est bien convenable, bien correcte, elle marche d'une allure modérée, pour que les petits puissent suivre; elle est grise.

Mais j'ai eu la joie, dans cette foule, de découvrir un costume valaisan. Femme de chambre depuis peu à la ville, ou bien femme mariée, qui reste ainsi fidèle à sa vallée, je ne sais. Mais je sais bien que dans la banlieue bourgeoise et citadine, dans le voisinage des snobs qui sont venus de très loin, la simple rencontre de cette confédérée est un réconfort. Il y a donc encore des gens qui ne cherchent pas à se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas, il y a des paysannes ou des montagnardes qui ne cherchent pas à dissimuler leur origine; il y a des Valaisans qui n'ont pas souci de devenir semblables à tout le monde !

Et j'ai repensé à la fête du 1^{er} août à Sembrancher. Il paraît que toutes les femmes du bourg s'étaient revêtues de leur costume traditionnel, et qu'elles se sont groupées pour chatter aux principaux carrefours et sur la place. Il paraît aussi que l'une d'elles, à qui on l'avait demandé, s'était habillée selon la mode de la ville. Et il paraît enfin que l'opinion publique de Sembrancher, ayant fait dans cette occasion solennelle la comparaison entre le costume valaisan et son puissant rival, s'est prononcée en faveur du premier. La bonne nouvelle !

Est-il besoin de dire encore une fois que plus simple de ces costumes indigènes vaut mieux en effet; non pas toujours à cause de sa beauté propre, mais parce que, inventé dans ce pays pour les gens de ce pays, il s'adapte parfaitement à eux... et ils le portent bien.

POLDIER.

Pour l'étiquette. — Un propriétaire d'un de nos vignobles les moins renommés — un de ces vignobles dont il faut boire le cru sur place — vous savez, comme disait Grognez — parlait des guerres de Charles-le-Téméraire, se pla-